
CAHIER PHOTOS
Les sites français du Patrimoine mondial
N° 201 DÉCEMBRE 1997
SCIENCE & VIE
HORS SÉRIE
Les chefs-d'œuvre du génie humain
SHIBAM
La Manhattan du désert
POTOSI
La montagne d'argent
Les digues géantes d'ANGKOR
PALMYRE... CUZCO... LHASSA...
CORDOUE... VENISE...

même en étant installés à des dizaines de kilomètres [2].

Quels sont les liens qui les enracinent encore sur ces rochers, où vivre est un combat quotidien ? La tradition fait état de la migration par vagues successives de groupes provenant du Mandé [3], qui trouvèrent ici refuge contre les attaques de peuples islamisés : Mossi, Touareg, Fulbé. Le lieu était alors habité par des *« petits hommes au teint rougeâtre et à grosse tête »*, les Tellem. Ceux-ci furent par la suite refoulés plus au sud dans le Yatenga, ou, selon la tradition locale, transformés en *Yeban*, génies de la brousse.

UN REFUGE NATUREL

Cent cinquante à deux cents mètres au-dessus des villages édifiés par les habitants actuels, on peut encore voir des petites constructions en briques crues, groupées aux points les plus difficilement accessibles de la falaise : c'est dans ces failles horizontales que les Dogons installèrent leurs nécropoles et leurs greniers de réserve, en prévision d'attaques d'ennemis. Les travaux de l'équipe d'archéologues hollandais de Roger M.A. Bedaux ont permis d'analyser des tessons de poterie et des lambeaux de tissu provenant de ce site. Ils dateraient de l'occupation des Tellem, entre les Xe et XIe siècles.

L'isolement dans lequel les Dogons semblent avoir vécu n'est qu'apparent. Tout au long des XIVe et XVe siècles, les armées des souverains Mossi – à la tête d'un État tampon entre l'empire du Mali et celui, naissant, des Songhay – sillonnent la plaine, détruisent les champs cultivés, abattent les hommes, rasent les récoltes et repoussent les Dogons au sommet du plateau. C'est de là qu'ils assistent aux affrontements entre Touaregs et Songhay et, plus tard, entre Bambaras. Le *jihad* – guerre sainte contre les non musulmans – s'abat alors sur les populations qui, comme les Dogons, refusent la « religion du Livre ». C'est ensuite les Français qui conquièrent leur pays, et prennent successivement Ségou (1891) puis Djenné (1893). L'ensemble de leur territoire est finalement intégré au Soudan français en 1898. Mais leur résistance ne prendra fin que vingt ans plus tard.

Dans les années 1930, alors que l'ethnologue français, Marcel Griaule, rend publics les résultats de sa célèbre mission Dakar-Djibouti [4], les Dogons deviennent un exemple de « perfection harmonieuse » tant au niveau cosmogonique et cosmologique, qu'à celui de leur structuration sociétaire et de leur équilibre avec le milieu. Communiquant les unes avec les autres, les diverses pièces du système constituent un ensemble sans brèches ni faiblesses. Qui plus est, chez les Dogons, un rocher, un arbre, une chèvre, un serpent, un crocodile ou un homme ont le même poids lorsqu'on les confronte à la terre.

Cette parfaite symbiose pourrait sembler tout à fait spontanée : l'Homme ne serait qu'un des éléments de la Nature, il n'aurait fait que seconder l'équilibre primordial. Elle est en réalité le fruit d'une organisation complexe, qui, en définissant ses structures, a fondamentalement tenu compte des pactes et des compensations existant en nature, ainsi que des dynamiques sociales tant endogènes qu'exogènes. Elle s'est ainsi adaptée à un réseau extrêmement souple, au sein duquel tout être animal, tout être végétal et tout élément trouve sa collocation et sa fonction.

Dans notre culture occidentale, société et Nature ont bifurqué. Nous avons ainsi tendance à considérer les produits des interactions entre organisme et milieu comme des *abstractions de référence*. Et il nous semble étrange, voire incompréhensible, que certaines sociétés intègrent et codifient dans leur quotidien, leurs mythes et leurs pratiques, l'intime connaissance du lien avec leur milieu naturel et ses modifications. Dans la vision du monde des Dogons, l'écosystème soude l'ensemble des représentations – l'Univers – dans une mosaïque accomplie dont chaque petite pièce se joint à l'autre par le biais d'associations symboliques.

Nombre d'ouvrages ont traité de la mythologie dogon. Dans *Le Renard pâle*, Griaule et Dieterlen [5] rapportent un récit relatant l'arrivée des premiers hommes sur la Terre. Les quelques lignes que nous y avons puisées caractérisent parfaitement l'organisation spatiale des Dogons. Selon celle-ci, de la grotte naturelle à la maison construite par l'Homme, toute présence dans

2 – L'ethnie dogon est répartie sur différentes zones géographiques et présente d'importantes variations culturelles régionales. Nous traiterons ici du plateau de Sangha et des villages de la falaise, où nous avons fait l'essentiel de nos recherches. Les travaux de Marcel Griaule ont porté sur cette même zone. Depuis 1974, la falaise de Bandiagara fait partie du Patrimoine mondial.

3 – Territoire compris dans l'ancien empire du Mali, formé d'une partie de la Gambie, d'une autre de la Guinée et d'une de Casamance.

4 – Organisée par l'Institut d'ethnologie de l'université de Paris et par le Muséum national d'histoire naturelle, la mission ethnographique Dakar-Djibouti (1931-1933), guidée par Marcel Griaule, inaugura officiellement l'ère des grandes enquêtes ethnographiques de terrain.

5 – M. Griaule et G. Dieterlen, 1965, *Le Renard pâle*, Paris, Institut d'ethnologie.

l'espace doit en effet s'inscrire dans le dessin de la Création :

« L'arche de la Création descendit par un mouvement à spirale sur la Terre desséchée par Yurugu, le désordre ; la Terre s'effondra sous le poids de l'arche qui contenait tous les êtres et les choses créées par Amma, dieu. Alors, Nommo, l'ordre, se transforma en cheval et traîna l'arche dans une dépression qui par la suite se remplit d'eau formant ainsi le premier lac. »

De fait, les systèmes de représentation évoluent continuellement et ne sont pas forcément partagés de manière uniforme par l'ensemble de la population. Le modèle primitif est toutefois lisible sur le terrain : ce peut être l'expression d'une connaissance active, ou bien encore un geste quasi automatique dérivant d'un savoir-faire traditionnel. Ainsi, le plan de la maison d'Acunion Baram, chef de la société des chasseurs du village d'Ireli, reproduit fidèlement le dessin de l'*Arche* peint sur le sanctuaire de Dona. Il exprime une sorte de glossaire du commencement, une vision mythique de l'espace connu de manière analogique. A la place qu'occupe dans l'*Arche* la « tête » de Nommo, se trouve la chambre d'Acunion, où sont les greniers et les compartiments à grains. Au lieu qu'occupent dans l'*Arche* les ancêtres, correspondent les chambres des enfants. A l'espace réservé aux premiers animaux, font place les poulaillers et enclos des ovins, etc.

« Le village doit s'étendre du nord au sud, comme un corps d'homme, à plat dos. La tête est la maison du conseil (togu na), *édifiée sur la place principale qui est le symbole du premier champ. »* [6] Lors de la fondation d'un nouveau village, le premier bâtiment que l'on construit est le *togu na*, le « grand abri », l'« abri mère », appelé aussi « case de la parole » car, à son ombre, se réunissent les huit doyens (représentant les huit ancêtres mythiques) pour administrer la justice, définir le calendrier agricole …

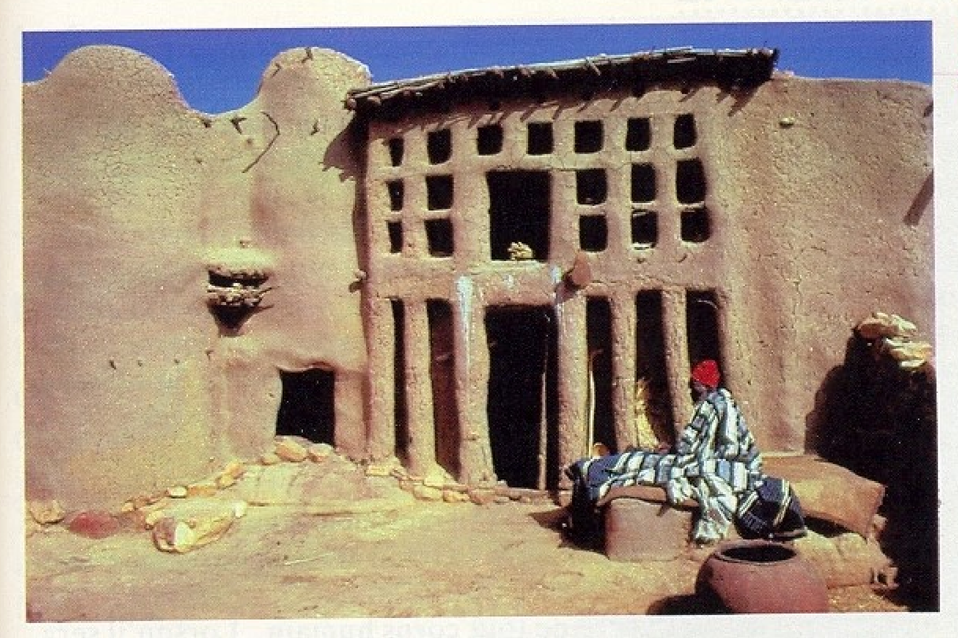
« La "vraie parole" est celle que prononce un locuteur assis, position qui permet l'équilibre de toutes les facultés ; l'esprit est tranquille, l'eau des clavicules est calme ; la parole est de même posée

6 – Extr. du *Dieu d'eau*, de M. Griaule, aux éditions du Chêne (Paris, 1948).

JP · GALL

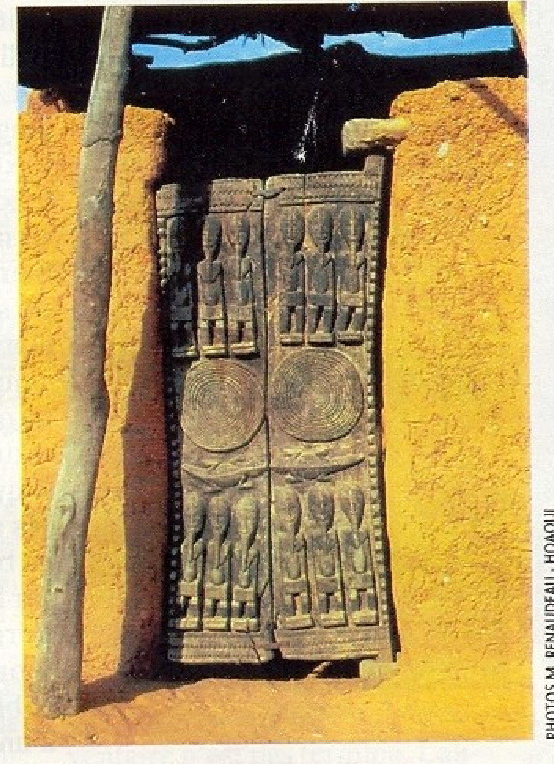
Le lieu du conseil

C'est dans le *togu na* que se rassemblent les doyens du village pour tenir conseil. Placé en tête du quartier, il permet aussi de surveiller l'arrivée des étrangers. Ses piliers sculptés sont un livre ouvert du mythe et de l'histoire.



La maison du patriarche

Ornée de niches, la grande maison est aussi celle des ancêtres. Le doyen de la famille qui l'habite les honore en y déposant tous les jours des offrandes. Les greniers, quant à eux, sont associés à la fertilité. En attestent les sculptures qui décorent leurs portes.



PHOTOS M. RENAUDEAU - HOAQUI

et réfléchie. Les vieillards qui se réunissent pour discuter sous l'"abri de la parole" sont toujours assis; d'ailleurs, fait significatif, cet abri est si bas de plafond qu'il serait impossible de s'y tenir autrement. »[7]

Placé à la tête de chaque quartier, le *togu na* est également le point d'où l'on peut surveiller l'arrivée d'un étranger, tout en continuant de tresser des cordes ou des paniers, de travailler le cuir, de tisser ou de coudre les longues bandes de coton servant à confectionner les vêtements. Dans la société dogon, où la transmission du patrimoine culturel est orale, le *togu na* représente aussi un « document » qui, par le biais des « écritures » sculptées sur ses piliers, fixe et traduit en images le message complexe du mythe et de l'histoire.

Deuxième bâtiment important dans l'unité des Dogons, la *ginna*, « grande maison » et « poitrine » du village, est habitée par le patriarche d'un groupe de parents par agnation[8] se réclamant d'un même ancêtre. Sa façade est percée de dix rangées verticales de huit niches carrées, surmontées d'une ligne horizontale de trous occupés par des nids d'hirondelles. Tous les jours, le patriarche y dépose des offrandes pour les défunts. Il n'oublie pas de laisser dans les nids quelques grains, afin que les hirondelles égaient par leurs va-et-vient les habitants de l'au-delà. Une manière de leur prouver qu'ils n'ont pas été oubliés.

Le *corps* du village inclut également d'autres points définis. Chacun d'eux présente une double connotation de cohérence avec le principe de dualité dogon, selon lequel la lutte entre ordre et désordre demeure à jamais indéfinie. Ainsi, la maison ronde des femmes menstruées – qui les isole temporairement, afin que leur impureté ne contamine pas le village – représente également la fertilité, et donc la continuité du groupe. De même, la forge, placée au nord, abrite un être redouté du fait de sa maîtrise des éléments – le feu, l'air, la terre et l'eau – mais aussi respecté, car c'est lui qui fabrique les houes indispensables à la culture et qui, en frappant sa masse, est en mesure d'apaiser tout conflit.

Quant au devin, on lui réserve un emplacement à l'écart du village : il y trace dans le sable une table de divination, divisée en petits carreaux au sein desquels il dépose, au milieu de signes conventionnels, quelques arachides. Les piétinements que laisseront les renards (*Vulpes pallida*) attirés par la nourriture permettront au devin de *« lire les choses cachées »*. C'est le langage de Yurugu, héros négatif de la mythologie, dogon privé de la parole par Amma – le Créateur

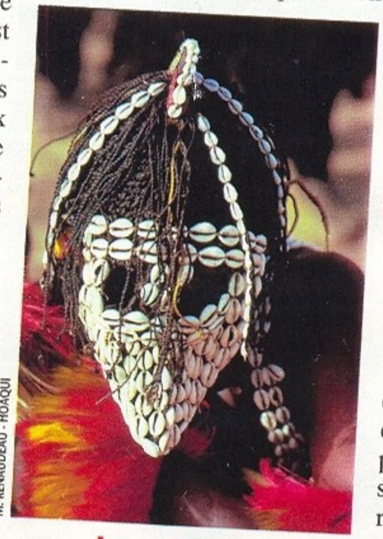
7 – Extr. de *Ethnologie et langage. La parole chez les Dogons*, de G. Calame-Griaule, aux éditions Gallimard (Paris, 1965).
8 – Il s'agit d'un lien de parenté civil, par les mâles.

– du fait de sa désobéissance, mais incarnant aux yeux des Dogons l'image d'une liberté capable de franchir les barrières de l'inconnaissable.

La poussée de cette « vision équilibrante » a également conduit les Dogons à créer une société des masques, l'*Awa*. Réservée aux hommes adultes, après un long apprentissage, cette institution est censée permettre aux défunts, qui ne peuvent plus communiquer oralement avec les vivants, de s'exprimer en dansant. Dès que ses membres cachent leur visage par une cagoule ou un masque en bois, et revêtent les traditionnelles jupes en fibres végétales, plus personne n'a le droit de les reconnaître. Ils se rendent dans les villages lors des funérailles d'un membre de l'*Awa,* ainsi qu'aux cérémonies de levée de deuil concluant les obsèques. Tout le monde, naturel et surnaturel, est représenté par ces masques : animaux, métiers, modèles dogons ou étrangers. Chacun d'eux évoque un mythe, raconte une histoire, mime par les mouvements de sa danse l'activité, les gestes et les attitudes du personnage qu'il incarne.

En dépit de l'islamisation croissante, aucun Dogon ne saurait renoncer à la protection des dieux dont il a peuplé son univers, ni à celle des ancêtres qui, les premiers, établirent avec les puissances surnaturelles les pactes nécessaires à la vie sur cette terre. A l'intérieur de chaque maison, dans le village ou en dehors, s'érigent des autels marqués par les traces d'offrandes quotidiennes. Sur les façades des temples ou les parois des auvents rocheux, les peintures sont périodiquement renouvelées. Enfin, tous les soixante ans (l'équivalent d'une vie humaine), dès qu'une lueur apparaît sur le rocher de Yugo, annonçant le passage de l'étoile Sirius, les Dogons célèbrent la succession ordonnée des générations et l'apparition de la mort sur Terre : c'est la fête du *sigui*.

Au village de Yugo Dogorou, revient le privilège d'inaugurer le *sigui* par des cortèges d'hommes masqués, des libations collectives de bière de mil et un ensemble de rites. Lorsqu'un village a terminé sa propre fête, il passe le rite au village suivant, lequel en fait de même, etc. Ces passations de rites se font dans un mouvement qui trace sur le territoire une ligne ondulée rappelant le serpent – forme dans laquelle s'était métamorphosé l'ancêtre qui, le premier, fut atteint par la mort. Toujours en mémoire de cet événement, à l'occasion du *sigui*, les initiés de chaque région procèdent à la taille du « Grand Masque », appelé aussi « Maison à étages »[9]. A ce masque est confié le rôle de support de la force vitale du serpent, témoin de l'apparition de la mort, et duquel il reproduit la forme. A la fin des cérémonies, le « Grand Masque » est caché dans des cavernes, où sa lente dégradation évoque l'usure de tout corps humain. Lorsqu'il sera complètement délité, un nouveau masque sera taillé afin de prendre sa relève.

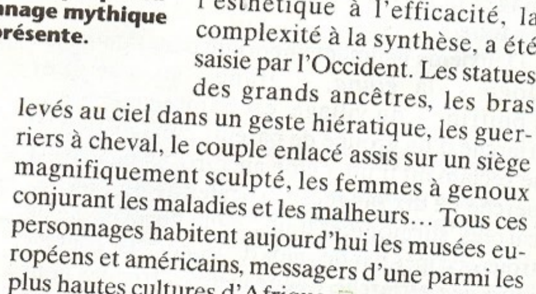

M. RENAUDEAU - HOAQUI

Le visage des esprits

A l'occasion de cérémonies, telles les levées de deuil, le porteur du masque évoque par sa danse le personnage mythique qu'il représente.

Les études consacrées à la langue dogon ont mis en lumière l'extrême richesse de son articulation faite de nuances raffinées, de métaphores et de rapprochements savants d'assonances ou de sons contraires. Les objets culturels et cultuels des Dogons – qui constituent en eux-mêmes un quasi-langage – reflètent bien cette complexité. Intégrés dans le quotidien de la communauté, ces statues, objets ou masques en bois, métal, pierre, ou argile, par leurs attitudes et leurs accessoires soigneusement détaillés, représentent un message capable de transmettre l'essence d'une culture en la traduisant en un langage universel : le langage de l'art.

Cette communication, alliant l'esthétique à l'efficacité, la complexité à la synthèse, a été saisie par l'Occident. Les statues des grands ancêtres, les bras


levés au ciel dans un geste hiératique, les guerriers à cheval, le couple enlacé assis sur un siège magnifiquement sculpté, les femmes à genoux conjurant les maladies et les malheurs… Tous ces personnages habitent aujourd'hui les musées européens et américains, messagers d'une parmi les plus hautes cultures d'Afrique. ❑

9 – Le mât d'un des exemplaires étudiés atteignait dix mètres de long.

LA
NOUV
JÉRUS

■ Classée d
Lalibela, en
de quoi éba
dix églises m
y furent cons
XIIe siècle. L
alors appelée
Nouvelle Jéru

PAR BERTRAND HI

En 1520, Francisc
chapelain d'une
portugaise, se rend
du roi éthiopien Le
découvre en chemi
fices si merveilleux
rable sculpture, qu
point avis qu'on en p
ver de la sorte aille
monde. Ce sont des
entières sculptées da
vive, taillées avec un
croyable ». Il en dén
en fait la descripti
lée [1] et transmet les
locales qu'il a pu rec
site, chrétien, a été co
un Éthiopien du nor
bela : *« Un saint qui*
de nombreux miracles
plique le grand nombr
rinages en ce lieu »
découverte apparaît si
dinaire au voyageur
vient à douter d'être cru
lecteurs. Aussi leur jure-
pour décrire la beauté du
a pris soin de choisir des
qui sont bien en dessou
réalité.

Les exemples c
d'églises rupestres, dans
partie de l'Afrique ou ai

ire, ornée de pierreries.
rteresse de Sacsahuaman,
gées de blocs de pierres
re mètres de haut, et dis-
semble défier toute force
pitale, partent les quatre
quatre provinces de l'Em-
iers *(Tahuantinsuyu)* que
puissante administration,
iosité et d'originalité.

FABULEUX EMPIRE

pire inca, le plus grand de
pienne, s'étend de l'Équa-
le 4000 km. Il est bordé, à
acifique, et à l'est par la
nt l'État inca n'a jamais pu
son siège de Cuzco, l'Inca
euses ethnies vaincues –
viron 7 millions de per-
nnes. Pour s'assurer leur
llaboration, il contracte
ec elles quelques alliances
atégiques qui vont lui per-
ettre d'étendre son pou-
ir à tout le royaume. Ainsi
nsent-il à maintenir les
efs traditionnels à leurs
ngs à condition que leurs
rejoignent Cuzco pour y
similer la culture des vain-
eurs, et que leurs filles de-
nnent ses épouses secon-
ires. De la même manière
rpétue-t-il les coutumes
cales tout en exigeant
'elles soient réinterpré-
es dans le contexte éta-
ue qu'il impose : si le culte
x divinités de l'ethnie
uacas), célébré au temple
Soleil de Cuzco et dans les
rgés locaux, est toujours
torisé, le Soleil devient-il
te d'État. Enfin, l'Inca fait
quechua la langue offi-
lle, désormais enseignée

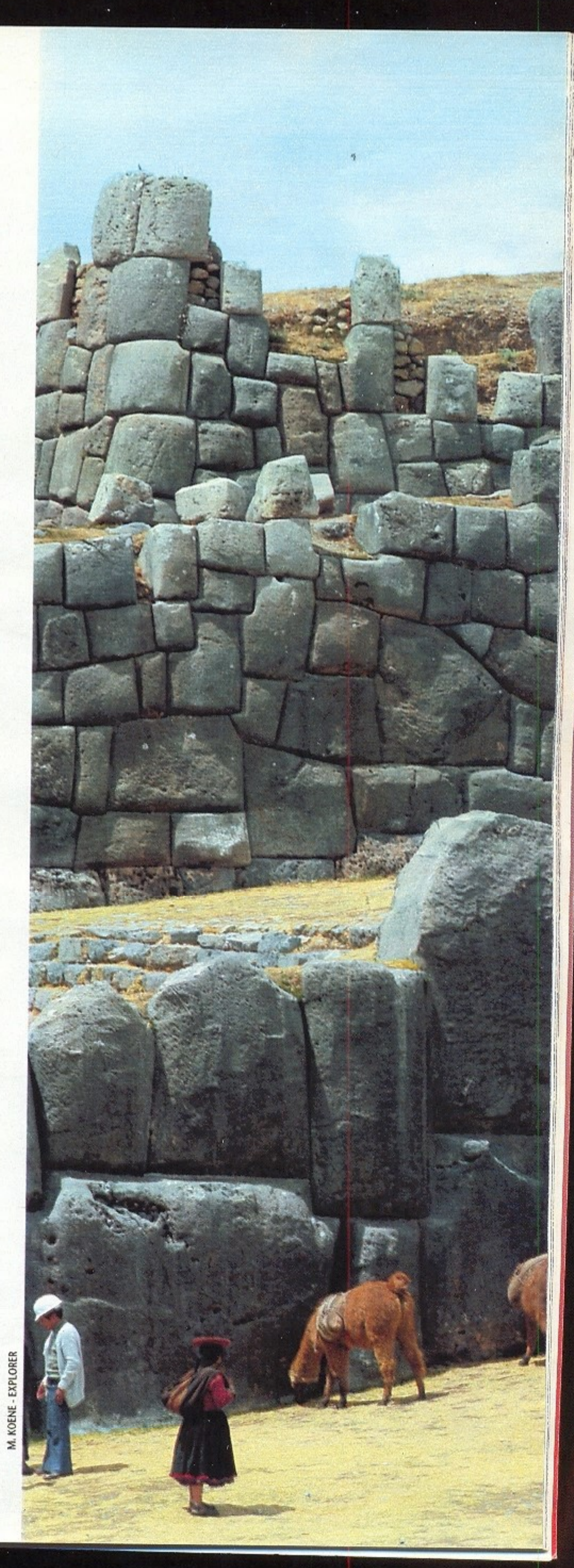
œur, le Sapan Inca jouit
ité sur ses sujets. Après sa
é est exposé au temple du
culte lui est rendu. La do-
mentionne une généalo-
souverains, en fait douze

lignages, organisés en charte hiérarchique où se répartissent les fonctions politiques et religieuses de l'État. Les liens de parenté régissent les lignées aristocratiques mais ordonnent aussi la hiérarchie des administrateurs, l'accès à la terre et l'intégration des peuples conquis par l'Inca.

Installées à Cuzco, la noblesse et la caste des prêtres, très puissante, ont tous pouvoirs. Dans les provinces, l'ordre inca est assuré par les *tukriquq*, ou gouverneurs, qui représentent le souverain auprès d'un ensemble de chefferies. Pour tenir à jour ses statistiques, l'État fait appel aux *cipucamayoq*. Ces fonctionnaires comptabilisent la population, la production et même les divinités locales, à l'aide d'un système de cordelettes combinant les groupes de nœuds et la couleur des fibres, baptisé *quipu*. Les *cipucamayoq* travaillent en collaboration avec les *curaca*, chefs traditionnels détenteurs du pouvoir avant la conquête inca. Chaque année, ces derniers se rendent auprès du souverain divin, à Cuzco, pour remettre leur tribut et percevoir les produits des autres « quartiers » de l'Empire.

Pour maintenir l'unité de l'Empire, l'État inca entretient un vaste réseau routier par lequel transitent ces populations entières – *mitimaes* – qu'il déporte au gré de ses besoins. Dès le début de l'expansion en effet, toutes les ethnies de la plaine de Cuzco ont ainsi été déplacées vers d'autres régions récemment soumises. Au-delà de sa fonction d'intégration culturelle, cette politique de déportation permet surtout à l'État d'enrayer toute tentative de subversion : que telle ethnie se révolte, elle est immédiatement déplacée ; que telle autre montre trop d'indépendance, elle est instantanément rattachée à une population incaïsée de longue date. Ainsi, dans les dernières années de l'Empire, les Cañaris, habitants de l'Équateur, seront-ils massivement déportés au Sud et remplacés par des groupes de la région de Cuzco, plus loyale.

Le caractère pour le moins totalitaire de l'État cuzquénien s'affiche également dans le système des *ceques*, qui régit à la fois le calendrier, l'organisation sociale, la cosmologie et les cultes étatiques. Disposés en éventail autour de Cuzco, 328 sanctuaires *(huacas)* sont répartis le long de ☞



Un agencement miraculeux

Constructions typiques de l'architecture inca, les bâtiments cyclopéens étaient constitués d'un entassement irrégulier d'énormes blocs de pierre s'emboîtant à la perfection les uns dans les autres.

M. KOENE - EXPLORER